

## LES 300

### LE CHEF D'OUVRE DE FRANK MILLER

Frank Miller est un grand nom de la B.D américaine, l'un de ses représentants les plus créatifs, intéressants, avec une ambition inédite dont la portée n'est pas sans rappeler celle du grand Alan Moore. Avec eux, le genre souvent encore un peu toisé de la bande dessinée trouve sa noblesse et sa grandeur, à l'égal de la bonne littérature. Il a totalement renouvelé la manière d'aborder les super héros en écrivant des albums de référence comme *Daredevil Renaissance* ou *Batman année zéro* (qui servit de support à **Batman Begins**) ou le grandiose *Dark Knight* critiquant la culture américaine dominée par la télévision et où Superman apparaissait par exemple comme un facho aveuglément soumis à la Maison Blanche. Batman devenait quant à lui une sorte de figure d'anarchiste nihiliste à peu près aussi trouble que ceux qu'il poursuit. On voit également apparaître dans cet univers prétendument infantile, des scènes osées, de nudité ou liées à la drogue (l'héroïne). Miller apporte donc un nouveau souffle aux comics des années 80, y faisant apparaître des sujets d'une grande maturité et assez violents dans un milieu traditionnellement considéré comme simpliste et infantile. Il apporte nuance, décalage, noirceur et une grande finesse psychologique là où on n'attendait pas forcément cela. C'était d'une grande ambition artistique et sa carrière en tant qu'auteur est avant tout marquée par cela.

Dans sa grande fresque en sept tomes, **Sin city**, on plonge dans un univers total, très violent et glauque, entièrement conçu par lui (y compris les magnifiques dessins en noir et blanc avec parfois un éclair de couleur pour accentuer un détail, comme un complément idéal au texte qu'il illustre). On y croise les mêmes personnages d'un tome à l'autre et peu à peu la ville aux multiples péchés existe avec ses personnages emblématiques, torturés, désespérés ou détraqués, de marginaux (comme "cet enfant de salaud", Marv, Dwight, et tous les autres âmes damnées qui errent dans cette ville). Cette série de romans graphiques (le terme de bande dessinée devient ici impropre) est d'abord un hommage vibrant aux films noir, aux polars, à l'univers de Chandler, une ambiance mature qui a rarement trouvé plus belle interprétation et qui hissent **Sin city** au rang - disons-le- de chef d'oeuvre incontournable des années 90. Son unité, sa cohérence et son intégrité artistique sont totales et singulières.



Comparaison entre la BD et le film

Il est révélateur que cette oeuvre trouve une très belle adaptation au cinéma, cosigné par l'auteur avec Robert Rodriguez. On pourrait dire qu'il s'agit de la meilleure adaptation de comic book jamais réalisée. Mais il ne s'agit pas du tout d'un comic book. On y est plus proche d'un **Grand Sommeil** violent que d'un **Spider-Man**. C'est avant tout une grande oeuvre, un point c'est tout, qui a trouvé son adaptation digne au cinéma, média qu'elle sous-entendait puisque les planches de Miller ressemblent souvent (et depuis longtemps) à des story-boards et que le film les suit scrupuleusement, ce qui est la clé de sa réussite. Mais il y a aussi cette merveilleuse narration omniprésente à l'écrit que l'on retrouve dans la voix off qui courent dans tout le film. Miller fait entrer dans l'intériorité et l'intimité de ses personnages. C'est ce qui fait la richesse profonde de son art.

Mais son roman graphique le plus impressionnant, le plus audacieux, le plus abouti est assurément les **300**, qui se hisse au rang de véritable oeuvre d'art. Elle est hors normes, totalement singulière et hors de tous les canons connus. Son format est étrange tout d'abord, de grandes planches horizontales de très grand format, qui explosent littéralement la convention habituelle des bande-dessinées en vignettes. Ces images s'étalent parfois sur toute une page. Les dessins de Miller lui-même sont de toute beauté et les couleurs de Lynn Varley, dominés par une sorte de ton sablonneux ou sépia et jouant sur l'ombre, donnent le sentiment qu'il sont anciens et sublimement magnifiquement le récit.

L'histoire de Miller est celle de la bataille qui opposa les spartiates menés par leur roi Leonidas aux Perses menés par Xerxès en 480 avant Jésus Christ. Il fallait à ce tableau épique des dimensions équivalentes et l'esthétique choisie par Miller n'est pas sans rappeler la grandeur et la violence du "Radeau de la Méduse" de Géricault. Les scènes de bataille sont véritablement impressionnantes, la violence de ces temps rudes retranscrites comme rarement, la rudesse et la force des soldats également. C'est véritablement une oeuvre impressionnante et sensationnelle dans tous les sens du terme.

D'abord et dès qu'on le découvre en tant qu'objet, le livre est étrange envoûtant, intimidant, même de par sa dimension inhabituelle. On se demande si on va pouvoir s'immerger dans cet univers avec ses codes si particuliers, comme s'il fallait apprendre à le lire. Puis on commence. Ce qui frappe, c'est que, privés d'habitude, on s'immerge dans ce monde avec une sorte de fascination désarmée. On avait peur de ne pas pouvoir entrer dedans et la lecture est d'emblée hypnotique, car hors de toutes les évidences que l'on pouvait en attendre.

La passion de Miller pour la mythologie est palpable, contagieuse, profonde. Il n'est pas un historien qui va vous débiter froidement les événements de la bataille des Thermopyles. Il vous en fait ressentir l'esprit, ce qui lui l'a happé quand il l'a découverte au cinéma (dans **The 300 Spartans** en 1970). Ce même émerveillement qui gouvernait au récit qu'il en faisait dans l'un des tomes de **Sin City** (dans "Le grand Carnage").



Comparaison entre la BD et le film

On est plongé dans l'intériorité des soldats spartiates, dans toute la réalité et la rudesse de leur monde impitoyable pour les faibles. Dans le secret de cette poignée de soldats spartiates endurcis au nombre de 300 contre l'armée beaucoup plus nombreuse de Xerxès. Leonidas va les entraîner dans les Thermopyles, un défilé rocheux étroit et les mettre en difficulté malgré l'infériorité de ses forces. Le roi Leonidas rejoue ainsi l'histoire de son enfance racontée dans le livre ou abandonné et

endurci par la nature et la rudesse des saisons depuis son plus jeune âge, il fut contraint de survivre et vainquit grâce à sa ruse un loup qui l'attaquait en le coinçant dans un défilé étroit, histoire préférée de ses soldats dans le livre et parabole de leur bataille.

Mais cette oeuvre, dont on attendrait une large part d'action (ce que l'on peut craindre d'ailleurs de son adaptation cinématographique) est extrêmement contemplative, psychologique. La figure de Leonidas au début de l'album est dominée par ses pensées, par son intériorité, cette sorte de "voix off" qui courait déjà dans Sin City. La bataille est avant tout symbolique. Les héros ne correspondent pas vraiment à des archétypes et se distinguent avant tout, à la mode spartiate, par leur force et leur endurance, leur caractère implacable et parfois cruel.

L'album est divisé en cinq parties qui sont autant de valeurs spartiates essentielles: Honneur, Devoir, Gloire, Combat, Victoire. Cela est décrit de l'intérieur, dans l'intimité d'une culture et des grands idéaux qui la fondent. "Honneur" fait référence à la figure du roi Leonidas, à sa grande influence et au grand crédit dont il jouit auprès des 300 soldats que le suivent sur le sentier de la guerre. "Devoir" est un flash back sur les raisons qui ont causées la guerre, le différent entre Xerxès et Leonidas, l'obligation du roi à se plier aux vieilles superstitions. Alors qu'il n'y croit pas lui-même, il doit consulter les prêtres et les oracles corrompus notamment par l'or de son ennemi. "Gloire" est centré sur le culte impitoyable de la force dans les rangs spartiates (à travers le destin émouvant d'un être difforme qui veut joindre les rangs des spartiates mais qui n'a pas toutes les qualités requises et doit sacrifier son rêve en conséquence), leur inébranlable violence aussi et leur refus de se plier à toute forme de négociation (les émissaires ennemis sont systématiquement massacrés), "Combat" montre l'armée en marche, son indifférence aux flèches ennemies, son euphorie violente et implacable dans la bataille qui demeure son but unique (et la volonté de ne faire aucun prisonnier quand la bataille est finie), on y voit également la ruse stratégique de Leonidas qui exploite à fond l'environnement que lui fournit les roches des Thermopyles. On y voit surtout l'amenuisement des forces de Xerxès, roi des perses, qui se prenait pour un dieu. Enfin dans "Victoire", les Perses infligent aux spartiates un sérieux revers et provoquant de multiples désertions dans leurs rangs. Mais leur loi exclut toute forme de retraite ou de capitulation et Leonidas va livrer sa bataille décisive.



Comparaison entre la BD et le film

Il y a dans cette oeuvre quelque chose de grand et de classique. Cela rappelle les forces pures célébrées par Nietzsche avec la même nostalgie que celle qu'il éprouvait pour les valeurs esthétiques de l'antiquité apollinienne et dionysiaques dans Naissance de la Tragédie. Il y a aussi quelque chose de pure tradition héroïque, d'épique, d'un honneur absolu et vainqueur de toutes les passions, dans un style véritablement cornélien ("que voulez vous qu'il fit contre trois? -Qu'il mourût...", "Nous partîmes cinq cent..."). Les images et les mots emportent véritablement et renouent avec cette tradition là dans cette forme surprenante. Il s'agit vraiment d'une chanson de geste, comme les grands récits héroïques et fondateurs du moyen-âge (La chanson de Roland). On y retrouve ce ton direct, cette violence fascinante que l'on a pas l'habitude de considérer comme noble. Le moins que l'on puisse dire est que Miller s'infiltre dans cette brèche sans aucun compromis, avec la même ardeur que les auteurs médiévaux.

Que ça soit clair, **300** est d'une violence directe et rare. Mais rarement aussi a t-on vu violence plus justifiée par son contexte rude, rarement a t-elle été plus au service d'une narration et de son efficacité. On voit les amas de cadavres que les spartiates empilent pour en faire des murs, on voit les flèches et les lances transpercer les corps ensanglantés, le bruit l'ardeur et la fureur des champs de batailles, le calme et les gémissements qui la ponctuent. La mise en page audacieuse de l'album vous projette dans le casque même (et donc dans la tête) de Leonidas, en "vue subjective". Vous êtes immergés totalement en tant que lecteur dans cet univers aux codes étranges, cruels et envoûtants.

Cette oeuvre dégage donc une impression rare, pleine de souffle. Miller dans sa narration a adopté le ton de la grande épopée, pleine d'emphase et de passion. Dans le style des grands récits homériques, on ressent également tout au long de l'album cette tradition de récit oral qui exalte les exploits des grands héros. Cette exagération épique traditionnelle est accentuée par la beauté fulgurante et violente de planches panoramiques qui ressemblent à des grands tableaux, dans cette action continue mais gouvernée par une sorte de voix supérieure, la pensée des personnages (et de Leonidas en particulier).

Cet album est une création artistique totale et brillante qui a son esprit propre. On ne peut qu'appréhender avec une certaine fébrilité sa transcription à l'écran, car il faudra un très grand film pour ressentir cette richesse de sensation, cette violence si directe, ces valeurs si entières. Il faudrait un cinéma sans aucune concession, d'un grand courage et d'une grande intégrité artistique pour en recréer l'ambiance, le langage et le mouvement si particulier et assez unique de ce roman graphique.



Comparaison entre la BD et le film

On se souvient de **From Hell** qui ne reprenait que d'une manière assez décevante le canevas du chef d'œuvre monumental d'Alan Moore. On tente de se rassurer en songeant aux **Sentiers de la Perte** ou à **Sin City** qui rendaient une belle justice à l'oeuvre qu'ils adaptaient.

Cependant, on ne peut s'empêcher de songer que le degré de maturité, d'audace et de complexité que des auteurs comme Frank Miller, Alan Moore ou Neil Gaiman ont imposé à leur forme d'art ne se trouve plus qu'assez rarement au cinéma. On se souvient avec circonspection des adaptations assez catastrophiques d'**Elektra** et **Daredevil** (excellentes B.D de Miller à la base). Mais parfois ça arrive, lorsque le mercantile ne prend pas le pas sur l'artistique. Donc espérons. Gâcher une inspiration de départ aussi magistrale, riche et prometteuse serait dommage. Mais ça s'est déjà vu.

(...)

Source : Excessif.com

<http://www.excessif.com/news.php?19154&page=4>